

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Relu... pour vous

Yves Beauchesne

Volume 14, numéro 1, printemps-été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13159ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauchesne, Y. (1991). Relu... pour vous. *Lurelu*, 14(1), 34–35.

relu... pour vous

par Yves Beauchesne
Professeur de littérature jeunesse
(Université Sainte-Anne,
Nouvelle-Écosse)

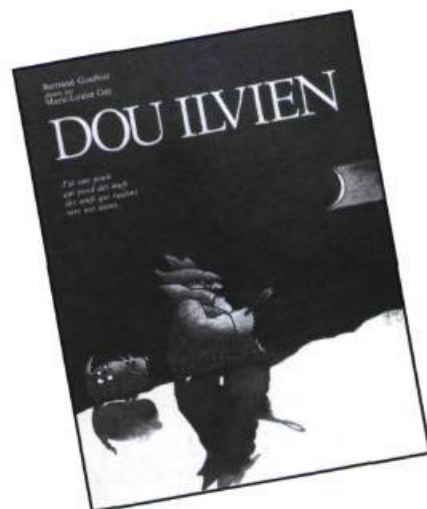
Depuis quelques années, la production littéraire destinée à la jeunesse s'est un peu assagie au point de vue des formes du récit. Les éditeurs ont fait leurs classes et ils savent maintenant que cette forme littéraire doit entrer à l'intérieur de catégories bien précises (du « premier récit » au roman « senior » en passant par le roman « intermédiaire » et le « premier » roman) pour faciliter la mise en marché, entre autres. Ils savent également que les productions doivent se soumettre à certains impératifs dictés par les règles de lisibilité, le nombre de pages et le pourcentage d'illustrations. Cela a pour effet de faire naître des collections aux contours bien définis mais dont les œuvres, souvent plus prévisibles, risquent fort d'être produites un peu mécaniquement à partir de schémas de départ qu'on s'empresse de faufiler de fils hélas ! souvent bien blancs... Au fond, cet embrigadement, tout rassurant qu'il est pour le consommateur et tout rentable qu'il est pour l'éditeur, n'encourage guère les auteurs à courir des risques et à donner à leurs récits des formes déviantes et plurielles, sources de développement en littérature.

Les textes retenus dans cette chronique ont été écrits à une époque un peu moins encadrée et brillent encore par l'audace ou la couleur propre qui les caractérise.

*Et le cheval vert*¹ appartient à la longue et fertile tradition des récits qui puisent leur force dans la narration que fait un auteur d'événements de sa propre jeunesse. Ce courant a donné au patrimoine littéraire jeunesse, ici et partout dans le monde, des œuvres fortes et nourries². Cette œuvre de Cécile Chabot demeure sans l'ombre d'un doute l'un des chefs-d'œuvre de la littérature jeunesse québécoise. En effet, ce texte atteint un niveau symbolique propre à la vraie littérature, et son écriture – rarement égalée depuis – n'est en rien asservie à un thème, à une morale ou à la validation de telle ou telle réalité sociale ou psychologique. L'auteur se sert des mots, des phrases et de toutes les couleurs du langage pour suggérer un monde, pour peindre un univers certes familier et reconnaissable mais qui par la magie de l'art prend des proportions universelles et presque mythiques. En mettant en scène les mer-

veilleux excentriques qui peuplent son petit village – et tous les villages de la planète –, en décrivant les lieux secrets, dangereux et merveilleux de sa maison, de la trappe du grenier à celle de la cave, en nous faisant humer les odeurs de la campagne et de l'été, Cécile Chabot crée une matière littéraire réelle, un texte qui fait appel à l'imagination, aux sensations, aux émotions. Que nous sommes loin du « fast food jeunesse » où, par le savant calcul du nombre de mots par phrase et du nombre de lignes par chapitre, on réussit à rendre le texte impuissant, à aseptiser une expérience et finalement à nier au lecteur sa capacité de développer son propre pouvoir de lire et de prendre les risques nécessaires pour créer une expérience personnelle et unique. *Et le cheval vert*, écrit il y a près de 30 ans, n'a rien perdu de sa magie. Son inscription dans une époque précise faite de « cellules familiales traditionnelles », de petits plaisirs campagnards et de clochers d'église ne lui a pas donné de rides véritables. Sous les mots de l'auteure, dans les cinq petits récits qui forment le livre, bat toujours très fort le cœur de la vie elle-même. À relire absolument et à lire à haute voix dans les classes de français... La littérature ne sert pas uniquement qu'à divertir, qu'à fournir des modèles culturels et des guides de comportement. Elle est là pour apprendre à découvrir l'art et la beauté de la vie, celle d'hier aussi bien que celle de l'immédiat. La littérature forme souverainement la mémoire personnelle et la mémoire collective.

Deux autres œuvres libres, des textes risqués, novateurs et qui, toujours, respirent : *Hou Ilva*³ et *Dou Ilvien*⁴. Tout, absolument tout, est remis en question dans ces deux albums. Tout d'abord, la structure elle-même du récit. L'auteur joue avec les étapes du déroulement de l'action, il se montre du doigt en parlant au lecteur des ficelles qu'il tire, il met en procès des conventions de lecture bien établies. Le conte aussi bien que l'enquête policière sont pour ainsi dire mis à nu. Bertrand Gauthier remet également en cause le langage traditionnellement corseté de la production écrite, surtout dans les années soixante-dix. Ici, les mots se tirent la langue, éclatent et se chamaillent. Les mêmes mots osent



réapparaître dans une même phrase, les mots se créent de nouvelles apparences – on y « vacacoquille » et on s’y appelle allégrement « Houe Elva » et « Monsieur Uni Familial » – les mots s’amusent. L’auteur met surtout en cause, et c’était osé au moment de la publication de ces deux œuvres, l’obligatoire joliesse, l’inévitable sérieux et l’implacable vraisemblance qui devaient servir de toile de fond aux œuvres destinées à la jeunesse. Mais la fantaisie produit le texte, elle n’est pas tout simplement plaquée là, gratuitement, pour amuser ou étonner. Dans l’un des textes, un œuf va au Forum de Montréal et dans l’autre un enquêteur perd le goût d’enquêter au moment du dénouement de l’intrigue ! Mais tout cela se tient parce que tissé solidement dans la trame du texte. L’humour, la vivacité des mots et de la pensée, la merveilleuse fantaisie donnent à ces textes une vigueur toujours aussi réelle. Qui aurait pu croire que ces deux fabuleuses explosions du langage et des formes allaient être suivies, 15 ans plus tard, par *Le blabla des jumeaux* ⁵ ? Hurlu, Dou et Hou doivent bien en être restés baba...

Un recueil de nouvelles qui a largement favorisé la naissance de ce genre dans notre littérature : *Ne faites pas mal à l’avenir* ⁶. Avant cette œuvre fondamentale, très peu d’auteurs avaient écrit et publié des nouvelles. Paule Daveluy avait été l’une des rares exceptions. Depuis 1984, cependant, de nombreux recueils de nouvelles ont paru et les jeunes sont en train de découvrir la richesse de ce genre littéraire bref et concentré à souhait. Tout d’abord, le titre du recueil innove. Une phrase énigmatique qui recouvre un cri de détresse qui se fait de plus en plus entendre dans notre société bien pensante. Oui, ça existe. Oui, des jeunes sont victimes de violence. Et oui, ils sont souvent condamnés au silence le plus effrayant qui soit. Tel est le sujet de la deuxième nouvelle de ce recueil. Dans « La poignée de main », c’est le droit qu’a un adolescent de mener sa vie – envers et contre tous – qui est illustré avec beaucoup d’émotion. « Le réfrigérateur » met en scène, et crûment, une femme qui finit par voler pour nourrir ses enfants. Mais surtout, ce qui domine dans ces 10 nouvelles, c’est l’unicité du destin des personnages et la ressemblance de leur existence avec la nôtre. L’humour constamment s’y marie aux détails réalistes, la dureté côtoie la tendresse et les personnages n’y sont ni bêtement bons ni bêtement méchants mais tout simplement souverainement humains. Ces nouvelles de Roch Carrier sont de vrais textes littéraires parce qu’elles font confiance au lecteur dans sa capacité de créer des expériences à travers les mots et également parce qu’elles sont un puissant ferment pour faire grandir.

Pour terminer, deux beaux risques, deux belles lumières dans notre littérature jeunesse : *Seul au monde* ⁷ et *Tony et Vladimir* ⁸, deux contes nés de la fertile complicité de Robert Soulières et de Philippe

Béha. Dans le premier, c’est tout le drame d’être différent qui alimente le récit. Combien de personnes, près de nous, que nous réussissons à ignorer jusqu’au jour où elles se piquent de briser leur isolement et menacent ainsi notre train de vie quotidien ? Ce qui le dénoue, ce récit, c’est l’affirmation du droit au bonheur, et pour tous et chacun. Le langage est simple, les images sont fortes et les illustrations racontent le reste. Dans *Tony et Vladimir*, l’auteur nous parle de cette tentation qui nous guette tout au long de la vie, à sept ans ou à 42 ans... La terrible tentation de ne plus voir son bonheur. Pis encore, la tentation de perdre foi en soi... Une grande vérité racontée avec fantaisie et une certaine drôlerie qui éclate d’emblée dans les illustrations. En somme, deux albums denses, loin des « didactismes » à la mode et des fantaisies fabriquées, qui savent lancer le cœur et l’esprit loin en avant.

Voilà quelques œuvres, quelques beaux risques, qui, tout compte fait, donnent son véritable relief à une littérature. Grâce à leur densité interne et à la liberté qui les anime. À une époque où le nombre de titres publiés annuellement est 10 fois plus important qu’en 1970, il me semble que les auteurs se risquent hélas de moins en moins. Les œuvres de fiction semblent de plus en plus asservies à des impératifs commerciaux et à d’autres objectifs de validation de situations familiales et sociales nouvelles, certes, mais qui ne font que produire des didactismes nouveaux et bien camouflés.



1. CHABOT, Cécile. *Et le cheval vert*. Montréal, Beauchemin, 1961. 193 p.
2. Pour mémoire, quelques exemples québécois parmi des dizaines d’autres : *La petite fille aux yeux rouges* (Gabrielle Grandbois-Paquin, Fides) ; *Pieds nus dans l’aube* (Félix Leclerc, Fides) ; *Des histoires d’hiver, avec des rues, des écoles et du hockey* (Marc Robitaille, VLB).
3. GAUTHIER, Bertrand. *Hou Ilva*. Collection Étoile filante. Montréal, Le Tamanoir, 1976. Illustrations de Marie-Louise Gay.
4. GAUTHIER, Bertrand. *Dou Ilvien*. Montréal, La Courte Échelle, 1978. Illustrations de Marie-Louise Gay.
5. GAUTHIER, Bertrand. *Le blabla des jumeaux*. Collection Premier Roman. Montréal, La Courte Échelle, 1989, 60 p. Illustrations de Daniel Dumont.
6. CARRIER, Roch. *Ne faites pas mal à l’avenir*. Collection Lectures VIP. Montréal, Paulines, 1984. 107 p.
7. SOULIÈRES, Robert. *Seul au monde*. Collection Jeunesse. Montréal, Québec/Amérique, 1982. Illustrations de Philippe Béha.
8. SOULIÈRES, Robert. *Tony et Vladimir*. Collection Le marchand de sable. Montréal, Pierre Tisseyre, 1984. 31 p. Illustrations de Philippe Béha.